le reflets de la vie moderne périodique mensuel n°15 - P.7,50 F.F.

EURO CINEMA

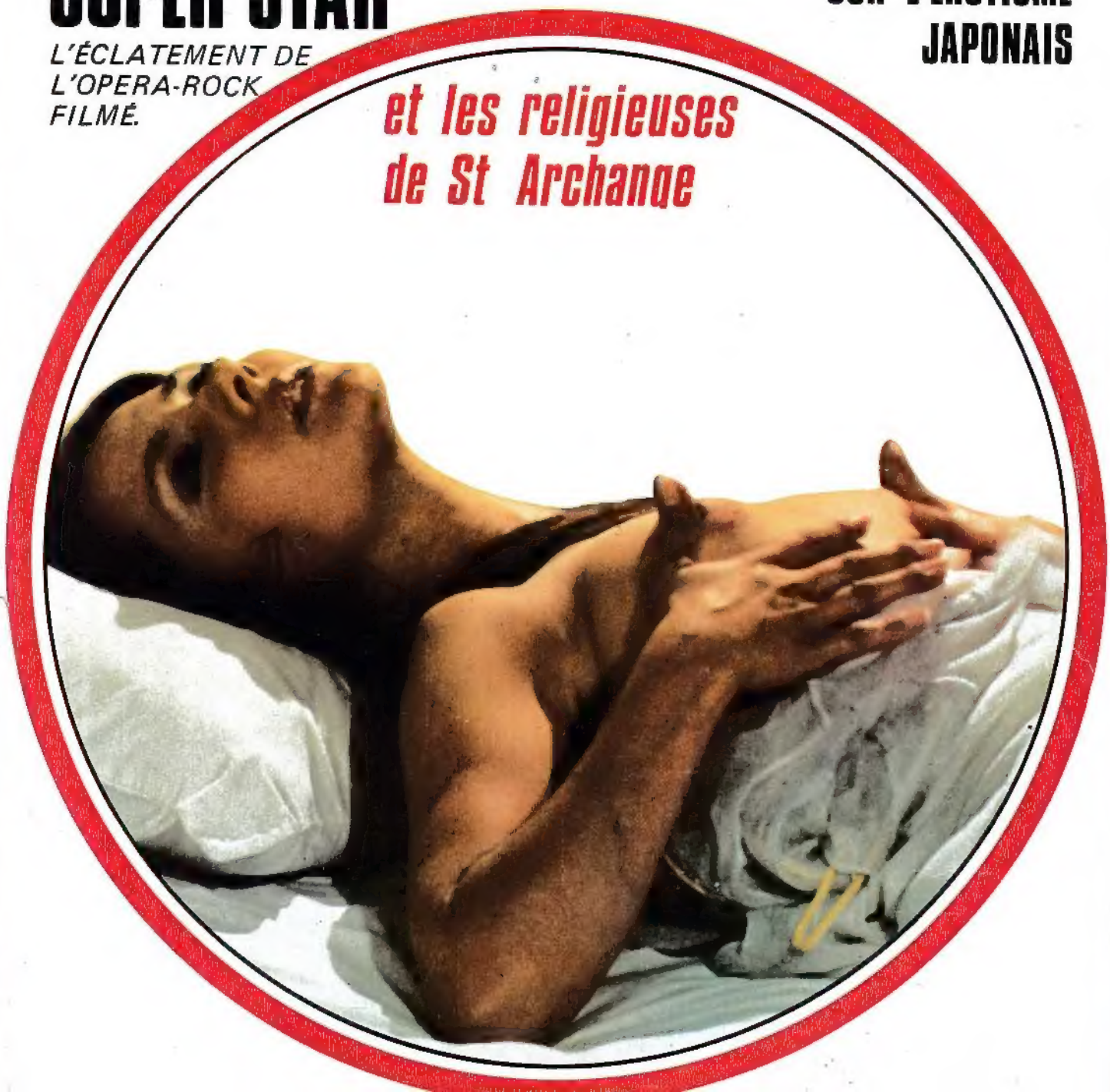
JÉSUS CHRIST SUPER STAR

L'ÉCLATEMENT DE L'OPERA-ROCK FILMÉ.

PANORAMA

SUR L'ÉROTISME JAPONAIS

et les religieuses de St Archange



BILLIE HOLYDAY (Page 50)

ANNIE GIRARDOT dans URSULE et GRELU (page 34)

LES RELIGIEUSES DU ST ARCHANGES (Page 47)

EUROCINÉMA N°15

TOUTE L'ACTUALITÉ DU 7ème ART

Directeur de la Publication
GEORGES LEONARD

Editions et Publications
DU SENART

Rédaction et Administration
13 Avenue de la République
91000 EVRY – Tel. 497.06.17.

Rédacteur en Chef
Georges HEMERET

Secrétaires de Rédaction
Henri RODE
Jeanine FREYDEFONT

Rédacteurs et Correspondants
Delmer JONES
Javier DURAN
Françoise APPEL
Fernand BRUN
Bartolo MIANI
Jacques BAROCHE
Javier DURAN
Tina MORELLI
Françoise APPEL

Distribution N.M.P.P.

SOMMAIRE

	Page
Flashescinéma	2
Cinécritique BILLIE HOLIDAY	10
Le rush formidable des films de Hong-Kong et japonais	16
Panoramique sur le cinéma NIPPON	22
L'érotisme au cinéma japonais	26
Scandale au japon	28
Une terrible caricature humaine URSULE et GIRELU	34
Dracula fait des siennes	39
Le baiser du vampire	42
Les Réligieuses du Saint-Archange	46
Jésus-Christ super Star	58
La chronique de Tina Morelli «Du tact jusque dans l'audace»	62

EUROCINEMA N° 15 – Février 1974 – Edité par la Sté d'Editions et Publications du SENART – Administration et siège social: 13 Av. de la République 91000 EVRY – SARL au Cap. de 20.000 Frs. – R.C. Corbeil 27-B-247. Imprimé par Rotocalco CAPROTTI – Composition COMPOSPRINT (Milan) – dépôt légal N° 38130 – Com. Par. N. 53062 c. c. P. Paris 8218-61. Distribution N.M.P.P.. Cette publication est dégagée de toute obligation publicitaire. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. La reproduction des textes pour tous pays doit faire l'objet d'un accord préalable. La publication et la rédaction ne sont pas responsable des textes, illustrations, dessins et photos qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Abonnement: France 75 F. – Etranger 95 F. Abonnement jumelé au trimestriel PLAYCINEMA: France 120F. – Etranger 150 F. 4ème trimestre.

par Janine Freydefont

FLASHESCINÉMA

Auprès de Manfredi, une Rosanna Schiaffino inconnue...

Dans cette production d'Alfredo Bini, le charme de Rosanna Schiaffino a plus d'impact que jamais. La jeune rivale de Sophia Loren et de Lollobrigida, ici, dédaigne de déployer la séduction sensationnelle qu'elle a souvent montrée. «La Betia», film de Gianfranco De Bosio d'après Angelo Bolco, se passe près de Venise dans les années 500. On y respire l'odeur du printemps, des vergers en fleurs, et Rosanna soutient, par sa présence exquise, digne du pinceau de Raphaël, une intrigue qui mêle farce et poésie. Comment en serait-il autrement quand on y retrouve le merveilleux Nino Manfredi, le plus

LE SAVIEZ-VOUS ?

• **Romy Scheneider** peut se montrer d'une humeur... fumante. Ainsi l'a-t-on vue, à Berlin, se précipiter, armée d'une clé, sur le portier de l'hôtel qui refusait d'y laisser entrer avec elle son chevalier-servant, le comédien Bruno Grantz. Bien entendu, une bagarre générale s'ensuivit, où chacun laissa des plumes!

• **Anna Magnani** *se doutait-elle que sa disparition paralyserait, des heures, le centre de Rome lors de ses obsèques? Près de 4.000 personnes suivirent le convoi funèbre et, en l'Eglise Sainte-Marie, on vit Audrey Hepburn, Giulietta Masina, Franco Zeffirelli, Dino De Laurentis, Mario Monicelli. Liz Taylor et Visconti avaient envoyé des bouquets, et une part du quartier populaire du Trastevere s'était déplacé pour un dernier hommage à «Mamma Roma»...*

• **Jacques Dutronc** semble décidément fait pour la caméra: il tourne son deuxième film: «O B. Léon», de Claude Vital. J'y campe, dit-il, un repréentant en gadgets, mêlé malgré lui à une bande de truands, et fiancé à Axelle Abbadie, elle-même fille délurée d'un couple petit-bourgeois, qui a les traits de Renée Saint-Cyr et Francis Blanche.»

années de gloire. Yane y donnera toutes sortes de spectacles (pièces, musicals, shows, concerts yazz ou classiques) et se servira du Vieux-Colombier, le jour, comme de mini-studio.

• **Brigitte Skay,** *starlette suédoise dont le sex-attrait emplit maints films, a reçu ce cadeau inattendu d'un admirateur italien: un exemplaire de «l'ARt d'aimer», d'Ovide: «Ce raffiné, dit Brigitte Skay, prétend que je gâche l'amour dans mes films et qu'il est grand temps que je prenne des leçons dans ce domaine.» Admettons!*

Livres du cinéma

• **Histoire generale du Cinema** (1) par Georges Sadoul ; réédition du tome 3 : « Le cinema devient un art. L'avant-guerre 1909-1920 ».

• **Monsieur Arkadin** (2) par Orson Welles ; réédition du roman qui inspira le film **Dossier secret.** Traduit et adapté par Maurice Bessy, préface de Gilbert Sigaux ; bibliographie ; filmographie de Francis Lacassin ; illustrations originales de Richard Aeschlimann.

1) Denoel
2) Edito-Service, Genève.

FLASHESCINÉMA

PATRICIA HENDERSON ET PHILIPPE TEX DANS POUR L'AMOUR ET L'ARGENT

On peut faire beaucoup de choses par amour; mais aussi pas mal de choses par amour de l'argent. Les sex-girls de For Love and Money qui peuplent ce film ne l'ignorent pas. Elles balancent entre la loi du cœur et celle du dollar. Puis, comme nous sommes à l'époque de la pire inflation, elles se disent: «Bah! mieux vaut encore les plaisirs du cœur que des bank-notes démonétisés!» C'est la morale qu'on retient de ce film remuant, où nous sont contés, entre deux séquences chaudes, les exploits redoutables d'un gang, régi par l'Omerta.

Festivals

■ Le 3 Festival international du film de court-metrage se déroulera à Grenoble du 29 juin au 4 juillet. Les films proposés par leur auteur ou leur producteur doivent satisfaire aux conditions suivantes : être achevés postérieurement au 1-1-73 ; ne pas excéder 58 minutes de durée.

BRÈVES ● BRÈVES ● BRÈVES ● BRÈVES ● BREVES ● BREVES ● BRÈVES

• **Jeanne Moreau** se fait un peu trop rare sur les écrans, au gré de ses «fans». Qu'ils se rassurent: celle qui fut l'«Eva» de Losey ne dételle guère. Après «Nathalie Granger», de Marguerite Duras, nous la verrons dzans «Je t'aime», tourné au Canada et «Jeanne la Française», au Brésil. Dans «Les Valseuses», d'autre part, elle retrouve son partenaire de «Nathalie Granger»: Gérard Depardieu, nouveau jeune premier, mais de choc.

• **Jacqueline Bisset,** *depuis le succès de «La Nuit américaine», au Danemark où Truffaut est allé présenter son film, reçoit de nombreuses propositions de contrats de Copenhague. Mais Jacqueline redoute un peu le strip intégral qui est de mise au pays d'Andersen. «Si l'on commence à jouer les petites sirènes, dit-elle, on ne s'arrête plus!»*

• **Faye Dunaway,** vedette du dernier Stanley Kramer, «Oklahoma Crude», a cette originale opinion: «L'amour, c'est bien souvent ce qui vous empêche d'être femme. Oui, car être femme, c'est aussi assumer toutes les responsabilités, — sur le plan social, moral, travail, — que l'amour vous rend insupportables. Et Faye d'ajouter, non moins singulièrement: «Une femme qui aime de tout son corps, de toute son âme, c'est bien souvent la lionne dans la jungle!»

• **Natalie Wood et Bob Wagner,** de nouveau époux, aiment les week-ends de dépaysement. Ils ont passé les dernières fêtes de Noël à Saint-Paul de Vence, non loin de Simone Signoret et Yves Montand, et ont pris, quinze jours après, leur premier bain de soleil à la Jamaïque. Au prix du kilomètre «Jet», cela indique que Bob et Natalie peuvent se permettre de négliger quelque peu leur carrière: ce qu'ils font trop souvent, au gré des producteurs, pour filer le plus parfait re-amour.

• **Ryan O'Neal** est décidément sacré super-star. Par la grâce de Stanley Kubrick, qui l'a choisi pour «Barry Lyndon» — «Le réalisateur "d'Orange mécanique" est un personnage fascinant» dit Ryan. Dès qu'il vous a regardé, cadré, enrôlé dans son univers, vous n'êtes plus le même homme. En revanche, vous êtes un acteur qui se sent pousser des ailes et qui se jetterait sous un train pour satisfaire un tel créateur!»

par Janine Freydefont

FOR-LOVE et Money

En bref...

■ Un groupe de cinéastes vient de se constituer en comité de défense du réalisateur soviétique Serge Paradjanov (« Les Chevaux de feu », arrêté le 17 décembre dernier à Kiev). Parmi les nombreux signataires de l'appel lancé aux autorités soviétiques : Truffaut, Resnais, Godard, Demy, Léone, Visconti, etc. dues ».

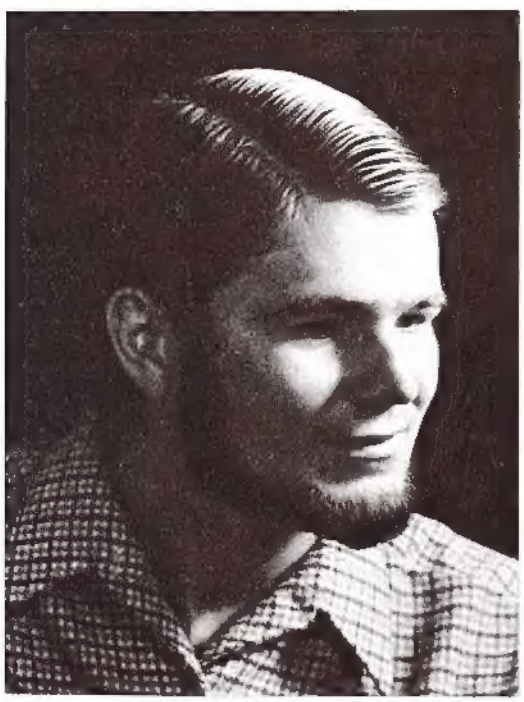
■ L'élection de Sergio Gobbi au bureau d'Unifrance n'étant pas acceptable statutairement, c'est Christine Gouze Rénal qui a été désignée pour le remplacer.

■ Prix de la presse étrangère à Hollywood à « L'exorciste » de William Friedkin (pour le scénario et la mise en scène).

■ Le Prix Suzanne Bianchitti vient d'être décerné à Isabelle Adjani. Ses deux prochains rôles : au théâtre : la création de « Ondine », de Giraudoux, au Français, en mars ; au cinéma : le prochain film de Claude Pinoteau « Mais qui est-ce qui fait la loi ici », avec Lino Ventura et Annie Girardot.

■ Le dernier bulletin novembre-décembre du C.N.C. vient de sortir. C'est le premier « préface » par le nouveau directeur de centre : M. Pierre Viot. Nous reviendrons dans un prochain numéro sur son contenu riche en statistiques.

Film Français.



Chronique Poétique.

RATIMIR PAVLOVITCH:

Ratimir Pavlovitch, dans «L'Arbre dont ma vie est le Ciel», nous donne des poèmes pleins de suc et d'une philosophie rayonnante. Il chante ce qu'il y a de supérieurement délectable dans la vie et nous laisse entendre que le poète, dans le monde actuel, est le seul détenteur de la véritable joie d'exister, celle-ci n'étant donnée que par le truchement de la poésie. Pavlovitch n'ignore pas, bien entendu, combien la vie peut être quotidienne et douloureuse. Mais, pour ce jeune auteur, le fait d'écrire est donné à l'homme pour qu'il vive complètement son destin — lequel ne doit pas s'achopper à ce qui nous décime ou nous enlise. «L'Arbre dont ma vie est le ciel» séduit le lecteur par ses couleurs et ses résonances cristallines, ses images fulgurantes, la perfection de l'écriture poétique. Ratimir Pavlovitch, d'origine slave, est tout naturellement poète. Il a été sélectionné parmi les cent poètes retenus par le Grand Concours de Poésie I, et vient de terminer un second recueil, à paraître prochainement.

par GÉRARD DELROY

Collection: **«Poètes sans Frontière».**

FLASHESCINÉMA

UGO TOGNAZZI
Qu'auriez-vous fait à sa place

...Oui, que feriez-vous si, célibataire installé devant une frugale pitance, vous aperceviez soudain, tel un oiseau des îles plutôt bien en chair, la savoureuse vedette noire Géraldine Stewart se pavaner ainsi devant vous? Son but? Evidemment faire oublier quelque dette de sa part au brave célibataire. Aimable invite, en somme, à se payer sur la pièce... Tognazzi, d'abord, n'en croit pas ses yeux. Mais bien vite la partie, plutôt fine, tourne à l'avantage de Géraldine.

■ **Serge Korber et Michel Cournot** déjà réunis pour « Ursule et Gre[illegible] » et qui se retrouvent pour adapter « L'apprentissage de la ville » un roman de Luc Dietrich dont Reggane Films avait acquis les droits en 1966

BRÈVES • BRÈVES • BRÈVES • BRÈVES • BRÈVES • BRÈVES BRÈVES

• **Burt Reynolds** dit en riant: «Jamais vous ne devineriez dans la maison de qui j'habite? Celle-là même qu'Al Capone, le truand des truands, fit construire en 1923 en Floride. Son nom «Jupiter»!» — Jupiter est d'ailleurs le surnom que ses amis donnent à Burt, qui a la puissance physique et les muscles du roi de la mythologie grecque!

• **Maurice Béjart** se sent, avoue-t-il, très attiré par le cinéma. «Mais voilà! ajoute-t-il, je sens plus encore que la danse, c'est ma mission. Il n'est pas question de la délaisser quand, plus que jamais, on a besoin de chorégraphes. Et puis, quand je vais au cinéma, je me suis tellement écrasé par le talent de certains cinéastes que cela me ramène à la prudence!» Cependant, quel plaisir serait, pour un vrai cinéphile, un long métrage, sur la danse ou la vie tout court, signé par le plus grand balletomane de notre temps!

• **Jean-Claude Brialy**: personnage à double face dans «Comme un Pot de Fraises», de Jean Aurel, sur un scénario de Gérard Sire. «J'aurai là, dit-il, le rôle d'un époux d'une générosité folle pour sa moitié, qu'il comble de diamants, tout en la faisant copieusement cocue. Non moins curieuses compositions pour mes amis Daniel Ceccaldi et Francis Perrin: le premier en homophile, et l'autre un policier «in!»

• **Le Carré Thorigny** vient de présenter, sous l'égide de Silvia Montfort, de Philippe Arthuys et de la Cinémathèque française, la Journée de Polyvision Non Stop. Au programme: «Paris sur Scène» «Et courir de Plaisir» et «Des Christs par milliers» d'Arthuys. Cette journée était destinée à promouvoir ce procédé de cinéma sur plusieurs écrans.

• **Jack Nicholson** («Ce plaisir qu'on dit charnel») est, avec Faye Dunaway, la vedette du nouveau Polanski: «Ville chinoise» («China Town»), dans lequel le réalisateur John Huston — pour qui jouer la comédie est un violon d'Ingres... — aura un personnage de quelque importance. Faye, après sa «panne» en Milady dans «Les Trois Mousquetaires», retrouvera là toute sa séduction de sirène intellectuelle.

• **Jeanne Moreau**, revenue à ses premières amours (le théâtre) à l'espace Cardin, déclare: «Au fait, je n'ai jamais fait grande différence entre jouer sur les planches et au studio. Au studio aussi, on a son public d'abord, cette énorme caméra qui surveille tous nos gestes, qui capte tout, et puis l'équipe. Mais cela me plaît tellement, de retrouver les planches après quinze ans, que je suis toute prête à recommencer l'expérience!»

• **Delon et Mireille Darc** de nouveau réunis à l'écran: c'est ce que se propose de faire Georges Lautner dans «Les Seins de Glace» (une «série noire»), où Delon sera un grand avocat et Mireille, sa cliente superchic, vamp en plus, qui mettra dans sa poche parfumée le ténor du barreau. Lautner donne ainsi une tournure «romantisme noir» à sa carrière spécialisée, jusqu'ici, plutôt dans le genre «humour flingueur».

par Janine Freydefont

UNE LECON PARTICULIERE

Très particulière, en effet, la leçon que voici: elle porte, en Italie sur l'«amore di gruppo», autrement dit sur ce que l'on appelle en Amérique le «Group-Sex». Les héroïnes de ce film sont amenées à se conduire d'une façon qu'on peut juger bien capricieuse. Friandes de sensations piquantes, elles échangent les partenaires avec une gourmandise qui ne se dément guère. Pourtant, le sociologue notera, chez les participants du Group-Sex, ce drame psychologique: tout d'un coup, ils ne savent plus communiquer avec le monde extérieur!

ABONNEZ - VOUS A EUROCINEMA

LE RAPPORT BAROCHE

(La Française et l'adultère)

Sexualité de la femme mariée

47% des Françaises trompent leur mari

POURQUOI ? COMMENT ?

Ce qu'une femme n'ose dire à sa mère, à sa sœur, à son amie la plus intime, à son médecin ou à son confesseur (les secrets d'alcôve conjugale), Jacques Baroche l'a obtenu de centaines de femmes sous le sceau de l'enquêteur le plus anonyme. Assurées de cet anonymat formel, certaines d'entre elles ont pu se montrer prolixes et sont entrées dans les détails les plus précis de leur intimité. En nous livrant un authentique document sociologique, unique en la matière, l'auteur a donné un sens profond aux angoisses de nos compagnes.

30 francs franco

EDITIONS DU SENART
13, avenue de la République
91000 EVRY

Danielle Vignault, Patrice Cuny et Michelle Bory dans «L'INSATISFAITE».

«L'Insatisfaite» est l'histoire d'un drame, où se mêlent sensualité et suspense. Une belle infirmière est amenée à intervenir auprès d'un monsieur fort entreprenant. Elle ne sortira de chez lui que morte, après que son client et le frère de celui-ci aient voulu faire disparaître son corps.

Autour de ce fait-divers, une intrigue soutenue et de très talentueux interprètes font l'intérêt de cette «Insatisfaite», satisfaisant fort le spectateur.

PATRICE CUNY

CINE CRITIQUE

LES BRULÉES VIVES DU SPECTACLE

QUI ÉTAIT

BILLIE HOLIDAY ?..

«LADY SINGS THE BLUES»

Brûlée vive du show, comme de la vie, Billie Holiday, l'extraordinaire chanteuse noire de blues, le fut, tout comme une Piaf, une Judy Garland. Son destin fut, tout à la fois, pathétique et fabuleux. Billie Holiday mourut, en pleine gloire, en 1959, à quarante-quatre ans. Elle reste la plus grande chanteuse de blues que l'Amérique ait jamais connue. Son style a influencé si profondément tous les chanteurs contemporains que l'histoire de sa vie a une signification impressionnante aujourd'hui. Il était normal que le cinéma fût attiré par cette existence de monstre sacré, tout comme il l'a été par Edith Piaf — sur laquelle un film est prêt à sortir — et par Judy Garland, qu'incarne à l'écran sa fille Liza Minnelli. C'est le metteur en scène Sidney J. Furie qui, aujourd'hui, nous conte en images le destin de Billie Holiday dans «Lady sings the blues.»

LA LÉGENDE DE BILLIE HOLIDAY

– Les problèmes de Billie, a dit Diana Ross – autre triomphatrice du blues, qui l'incarne, – étaient les mêmes que ceux qu' éprouvent de nos jours jeunes et vieux de toute race: racisme, alcoolisme, sexe, excès de drogue, lois anachroniques, bureaucratie administrative, et les ennuis de la vie quotidienne. La légende de Billie est celle d'une actrice consommée et d'une extraordinaire bonne vivante dont les problèmes la vainquirent à la fin de sa vie seulement. Il y a eu de longues périodes joyeuses dans ses jours, fort heureusement, où elle profitait du luxe, de l'argent, de l'admiration des foules, de l'enthousiasme du public international.

– Ceux qui l'aimèrent sur scène, – déclare de son côté Sidney J. Furie, – ou même dans sa vie

Diana Ross, dans «Lady Sings the Blues», de costumes. a 43 changements Elle a créé le style Billie Holiday 1930 - tout comme Faye Dunaway lança celui de la Bonnie de «Bonnie and Clyde.»

LES BRULÉES VIVES DU SPECTACLE QUI ETAIT BILLIE HOLIDAY?

«LADY SINGS THE BLUES»

par Henri RODE

DIANA ROSS

Diana Ross, qui personnifie Billie Holiday dans «Lady Sings the Blues», jouit aux Etats-Unis d'une célébrité qui la rapproche de Billie. Ses shows à la télévision: «Like Hep» et «Diana» furent et restent parmi les plus appréciés. Ses enregistrements, dont «Ain't No Mountain High Enough», se vendent par millions. Quand elle ne produit pas le «Diana Ross Show» dans les night-clubs, sur les campus et pour les oeuvres de charité, elle se repose chez elle, à Beverly Hills, en compagnie de ses filles Rondha et Tracee, de son jeune frère Chico, qui vit avec elle, et de ses protégés, le groupe Jackson 5. Aujourd'hui, Diana apporte son talent multiple, sa beauté sensuelle et son énergie explosive à l'histoire de la légendaire Billie Holiday.

(SUITE DE LA P. 10)

prince, il faisait sans réserve et avec un dévouement contagieux. Ils apprécièrent sa façon unique et impudique de contempler l'existence, d'en profiter, et de la raconter, encore qu'il ait fallu plus de vingt ans pour que sa manière de vivre devienne populaire

Billie, quatre ans avant sa mort, acheva puis publia sa propre autobiographie, qui commence par ces lignes: «Maman et Papa n'avaient que des gosses quand ils se sont mariés. Lui avait dix-huit ans, elle seize et moi... trois ans!» Cet aveu indique son profond respect des vérités. Billie ne

Diana Ross en Billie Holiday. Les deux chanteuses se confondent d'une façon troublante dans le film déchirant de Sidney J. Furie, où l'on voit Billie accéder, après maintes étapes au prestigieux Carnegie Hall

Jeune, Billie Holiday tomba amoureuse de Louis McKay, un musicien, et le resta longtemps (Diana Ross et Billy Dee Williams).

«Lady Sings the Blues», Sidney J. Furie, nous conte l'extraordinaire odyssee de Billie Holiday qui, de souillon, devint la grande dame du blues (avec B. Dee Williams) Pour oublier un monde souvent hostile, elle eut recours à la drogue Et, parfois, ses humeurs s'en ressentirent Aujourd'hui ses admirateurs posthumes vouent un véritable culte à celle qui eut le destin d'une Piaf ou d'une Judy Garland Diana Ross la ressuscite à merveille

LES BRULÉES VIVES DU SPECTACLE QUI ETAIT BILLIE HOLIDAY?

«LADY SINGS THE BLUES»

par Henri RODL

Louis adore Billie. Mais il se rend compte qu'à être trop sincère, à pratiquer les «paradis artificiels», elle détruit sa vie (Diana Ross et Billy Dee Williams).

(SUITE DE LA P. 12)

cache pas qu'adolescente, elle gagna son premier argent de poche comme homme dans une maison close de Baltimore, et, avec une surprenante candeur elle avoue que, plus tard, elle devint l'attraction n° 1 dans une demeure accueillante de New-York elle dont elle devait se révéler l'une des reines

DE LA MAISON CLOSE AUX APPLAUDISSEMENTS DÉLIRANTS

Billie Holiday fonça dans le show pour échapper à une vie du style Maison Tellier, et aider une mère qu'elle adorait. Dans un style qui allait l'immortaliser, elle déploya un talent unique à écrire et à interpréter les paroles de ses chansons, avec une intuition, une sensibilité déchirantes. Voyageant en autobus, Billie sillonna le Sud des U.S.A. pour des engagements d'un soir. Première chanteuse noire à chanter avec un orchestre blanc, elle souffrit d'innombrables affronts à cause de sa race, et plongea dans le monde de la drogue afin d'effacer la laideur de son existence.

Dans un sens, dit Diana Ross qui s'est si bien identifiée à elle, Billie Holiday fut peut-être la première anti-héroïne noire. Elle brisait les règles établies et bravait les usages. Elle ne semblait être complètement heureuse que lorsqu'elle chantait, apparemment seule avec les sentiments d'une chanson. Elle lançait «I've Got a Right to Song the Blues» avec une telle ferveur qu'elle se trouva comme atteinte par

la maladie du blues. N'importe où, n'importe quand, elle n'avait qu'à chanter le blues pour que son message soit perçu par tous ceux qui ont été blessés dans leur coeur. Parfois les applaudissements qu'elle recueillait te naient du délire.

Billie Holiday, de plus, fut un précurseur de la réforme sociale quand elle dénonça le lynchage dans les couplets de «Strange Fruit». Mais l'on prétend qu'elle provoqua un raz de marée de suicides lorsqu'elle chantait «Gloomy Sunday». Elle était, sans conteste, la personnification même de la femme maltraitée quand elle entonnait «Don't Explain», et la quintessence féminine lorsqu'elle détaillait «Mon Homme», le triomphe de Mistinguett.

Sidney J. Furie, qui a étudié passionnément son caractère, dit encore à propos de Billie:

Sa vie durant les années 30, les années folles, préfigurait beaucoup celle d'aujourd'hui, quarante ans plus tard. Comme résultat, une nouvelle génération, nourrie de Rock et de Pop, l'a redécouverte en adoptant plusieurs de ses chansons comme devise exprimant le «boom» nostalgique de nos jours. Le travail acharné de Billie est d'ailleurs exemplaire: il lui permit de gravir les échelons de la renommée mondiale, et de gagner le respect de ses contemporains dans le monde du jazz, à tel point qu'ils la baptisèrent «Lady Day» et vénèrent sa mémoire malgré sa fragilité humaine. Mon film, «Lady Sings the Blues», est incontestablement basé sur son histoire authentique avec une parfaite intégrité lorsqu'il s'est agi de ses efforts dramatiques pour affronter les problèmes qui l'assaillaient.

Le film nous montre Billie-Diana, adolescente, échappant au destin de la fille soumise, ses débuts à Harlem, ses amours avec Louis (Billy Dee Williams), joueur professionnel; puis, à force d'obstination, ses premières réussites, malgré la ségrégation, dans des clubs hyppés. Hélas, entre temps Billie Holiday prend goût à la drogue, cet opium qui l'empêche de voir nettement l'hostilité ambiante qui la déchire parfois. A la clinique où elle veut se faire désintoxiquer, la police vient l'arrêter. Ce qui ne l'empêche pas, peu après, d'accéder à Carnegie Hall. Toujours amoureuse de Louis, elle effectue avec lui une triomphale tournée internationale. Mais, appelé à New-York pour régler des questions matérielles, il doit la laisser seule à Los Angeles, et, malheureuse au bar Billy, retombe dans le monde de la drogue. A cette époque, elle connaît les pires ennuis et voit son pianiste, «Piano Man», laissé battu à mort par des truands. Bien que déçu de la savoir de nouveau sous l'emprise des «Paradis artificiels», Louis vient la chercher en Californie. Et ce sera, au Carnegie Hall, le triomphe sans précédent de la grande chanteuse, que sont venus ovationner tous les fans du jazz. Ceux-ci feront en sorte, après sa disparition, de l'immortaliser.

頂天立地

NOT SCARED TO DIE

導演：朱牧
編劇：蘇蘭

王青 林秀 高揚 陳元龍
領銜主演

監製：陸正行 朱牧

特別請演出
永田晃 韮原光雄

沈芝華 朱牧
客串主演

郭菁 姜南 王琛 郝履仁 李文泰 任浩
主演

LE RUSH FORMIDABLE DES FILMS DE HONG-KONG

Aux yeux du reste du monde, la Chine remue. Fabuleusement. Pour les cinéastes, elle se manifeste aussi d'une façon bien particulière, qui n'a rien de politique: il suffit de noter l'affluence, en Europe, des films fabriqués à Hong-Kong (ou à Formose) pour mesurer la vitalité d'un peuple innombrable, qui s'agite aussi bien dans ses contrées révolutionnaires que dans ses parties traditionnalistes. Hong-Kong, qui a une situation à part dans l'univers, fait aussi un cinéma bien à lui. Rien à voir avec les lenteurs, parfois admirables, des productions réalisées dans la Chine de Mao. Ici, c'est le mouvement qui commande. Les réalisateurs de Hong-Kong, comme les habitants de l'Ile, ont la religion du karaté. C'est la marotte unanime. On ne vit que pour ça. Et, non seulement la plupart des jeunes orientaux s'adonnent au karaté, mais 500 millions de spectateurs asiatiques se délectent à voir, sur l'écran, des histoires qui ont ce sport quasi sacré pour grande vedette.

DANS L'UNIVERS, PLUS DE HUIT CENTS MILLIONS DE SPECTATEURS SOUS LA COUPE DES «MAINS D'ACIER.»

La France, tout comme d'ailleurs l'Italie et l'Angleterre, ou l'Allemagne, est maintenant contaminée: le public court applaudir, rire, s'enthousiasmer aux films venus de Hong-Kong. Sont-ils tous d'une vraie qualité? Bien sûr que non. Les producteurs chinois ne le cachent d'ailleurs pas: «Notre désir, notre souci? Amuser, passionner un public de plus en plus nombreux — et désormais mondialement attentif à nous suivre.»

Force est de le reconnaître: des films comme «La dialectique peut-elle casser des briques? », «Big Boss», «La Main de fer», etc., ont eu la plus heureuse fortune à Paris et dans nombre de villes de France, sous le signe du sacro-saint karaté.

Président directeur général de Télémondial, qui distribue chez nous le plus grand nombre de films faits à Hong-Kong et à Formose, Robert Lascar nous a déclaré:

— Le succès de ces films? Il s'explique par ce qu'ils apportent de dépaysement, d'exotisme authentique, et satisfont l'attrait que l'on éprouve de plus en plus pour ce qui concerne l'extrême-Orient. Il s'agit pour nous d'un spectacle inhabituel, dont les acteurs et le décor sont chinois, participent d'une mythologie chinoise. Le sujet de ces films, s'il se base par prédilection sur le karaté, peut toucher l'histoire ou la légende. De plus, ils sont pour tous publics, puisqu'ils remportent en Europe et aux Etats-Unis le même suffrage que dans le Sud-Est du Pacifique, en Indonésie, etc. Ils supplantent peu à peu le western italien, désormais usé, et, aux Etats-Unis, sont particulière-

朱沈 特別 韭永

ment appréciés par la population noire. En France, les immigrés en raffolent. Pourquoi? Parce qu'ils sont aussi le signe qu'une barrière tombe entre les races. Devant un film asiatique, naguère, on disait: «C'est du chinois.» Aujourd'hui, une communication humaine est ouverte grâce à ces productions, qui éveillent la curiosité et ouvrent les fenêtres. Notez que la préoccupation politique en est absente, qu'ils ne prétendent qu'à distraire les foules et à donner un exemple de dynamisme. On commence d'ailleurs à reconnaître les acteurs qui, pour la plupart, y accomplissent de véritables performances sportives, comme Bruce Lee ou Wong Yu. D'autre part, ces films sont satisfaisants car, sans viser au grand art, leur technique, est excellente. Actuellement, les Italiens se mettent à co-produire avec les firmes de Hong-Kong. En ce qui concerne la France, les Charlots vont aller y tourner «Ballade à Singapour». Un marché nouveau est ouvert.

C'est un fait: il suffit d'assister à la projection d'un film chinois pour se rendre compte combien la salle réagit; rires et exclamations fusent. Après des années de demi-sommeil — admiratif ou ennuyé, — le public retrouve l'enthousiasme du jeune âge en voyant «La dialectique peut-elle casser des briques», «Ça branle dans les bambous», «Fureur à Hong-Kong, «La main de fer» et autres «mains d'acier»: celle infaillible des demi-dieux du karaté, mobilisés par le cinéma. En général, l'intrigue des nouveaux films chinois (leur règne remonte seulement à une huitaine d'années, dans leur lieu d'origine même) est basée sur des histoires simples: «Big Boss» nous montre un profiteur à l'âme noire abuser de ses employés, les faire disparaître diaboliquement, jusqu'à ce que le karaté et ses justiciers s'en mêlent.

VIOLENCE
INTRIGUES
FEUILLETONNESQUES
ET TRUCAGES
FABULEUX

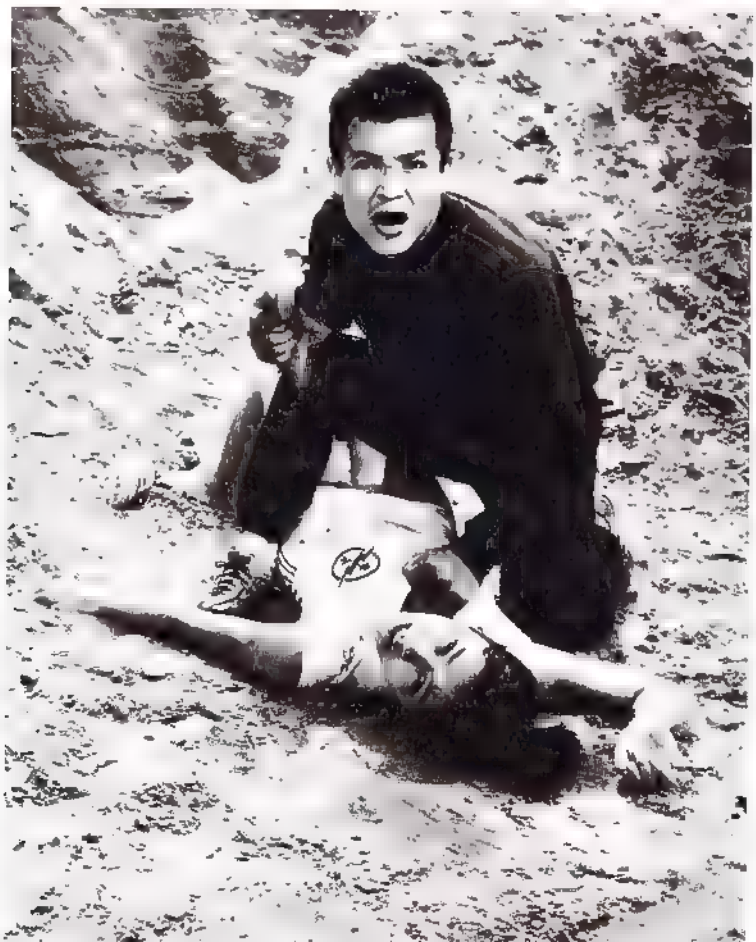
CINEMA NIPPON

LE KARATÉ
ENNEMI n. 1
du WESTERN
SPAGHETTI.

Bruce Lee, en vengeur moderne, l'acteur «L'Homme aux mains d'acier» nous initie à ce qui se passe dans les écoles de karaté, à la rivalité de gangs, de bandes, où la loi du plus fort est de mise: mais la loyauté, l'honnêteté, le goût pur du sport y triomphent, à la joie de tous. «Ça branle dans les bambous» met en scène un professeur aveugle, enseignant le karaté à un groupe d'étudiants, et nous y apprécions un match de boxe libre qui mettra le héros, l'acteur Pai Piau, en face du très redoutable Ourang-Outang. «La dialectique», qui ravit le public de la Rive gauche, avec Chan Hung Lit, nous transporte en Corée du Nord durant la lointaine guerre japonaise, et nous y assistons à la lutte de choc — ô combien! — des étudiants coréens révolutionnaires contre les Samouraïs omnipuissants. Mais, ici encore, ce sont les prouesses sportives plus que l'idéologie qui importent — si celle-ci montre parfois le bout du nez.
Dans «Les cinq doigts de la mort», c'est aussi le noble art, à la façon chinoise, qui est honoré. Chiu Ping Shing est un véritable roi de la boxe, et il combattra furieusement un syndi-

UN DEMI-DIEU RÈGNE SUR L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDE: LE CHAMPION DE KARATÉ.

cat du crime organisé en Thaïlande, sans oublier d'enseigner son art dans de nombreuses contrées. Enfin, il fera face à son ennemi n° 1, un certain Harara, qui voudrait bien faire passer à Chiu Ping le goût du pain. Ce sera un affrontement fantastique: car il arrive que les productions chinoises relèvent de cette esthétique. Le réel y explose. Les coups qui partent ont quelque chose de si formidable qu'on devine le trucage roi, — tout en souhaitant d'oublier que tout cela est fabriqué et minuté: avec une prestigieuse minutie. «L'invincible Dragon noir» offre les mêmes coups de théâtre sensationnels, d'entrée de jeu. Le sujet? Sa mère étant malade, Fengtung, pour la secourir, va à la Hunyun Grambling House dans l'espoir d'y emporter un prix. Là, il use de sa supériorité de «Steel Arm» (bras d'acier) pour tenter de maîtriser les gardes de la Maison de Jeux, qui veulent se battre contre lui. Peu après, Fengtung fera alliance avec un certain Chinhau, non moins superbe bagarreur que lui, et qui délivre d'un odieux patron la grâcieuse Mlle Liangfeng. Mais ce n'est qu'à la suite d'un extraordinaire combat que les deux garçons deviendront amis «à la vie, à la mort», et feront alliance pour tuer leur ennemi, l'ignoble patron Tsui Chuon. C'en est trop toutefois pour la pauvre Mlle Liangfeng: imprudemment, pour sauver celui qu'elle aime, elle intervient durant l'ultime combat. Un coup de couteau malheureux l'atteint. Elle meurt.



Ces quelques photos disent assez bien l'orientation actuelle d'une grande part de la production japonaise. Nous constatons que, du côté de Tokyo, amour et brutalité vont souvent de pair. Qu'il arrive qu'une jolie fille boive un peu trop dans un night-club. Que l'on aime à bas les bains de naïades, façon (revue et corrigée) des burlesques américains. Et que, si les jeunes Orientales sont toujours en faveur dans les productions, il arrive que le style «Méliès» y apparaisse, à notre grande surprise.

PANORAMIQUE SUR LE CINÉMA NIPPON

CORPS A CORPS VIOLENTS, BURLESQUE ET STYLE MÉLIÈS...

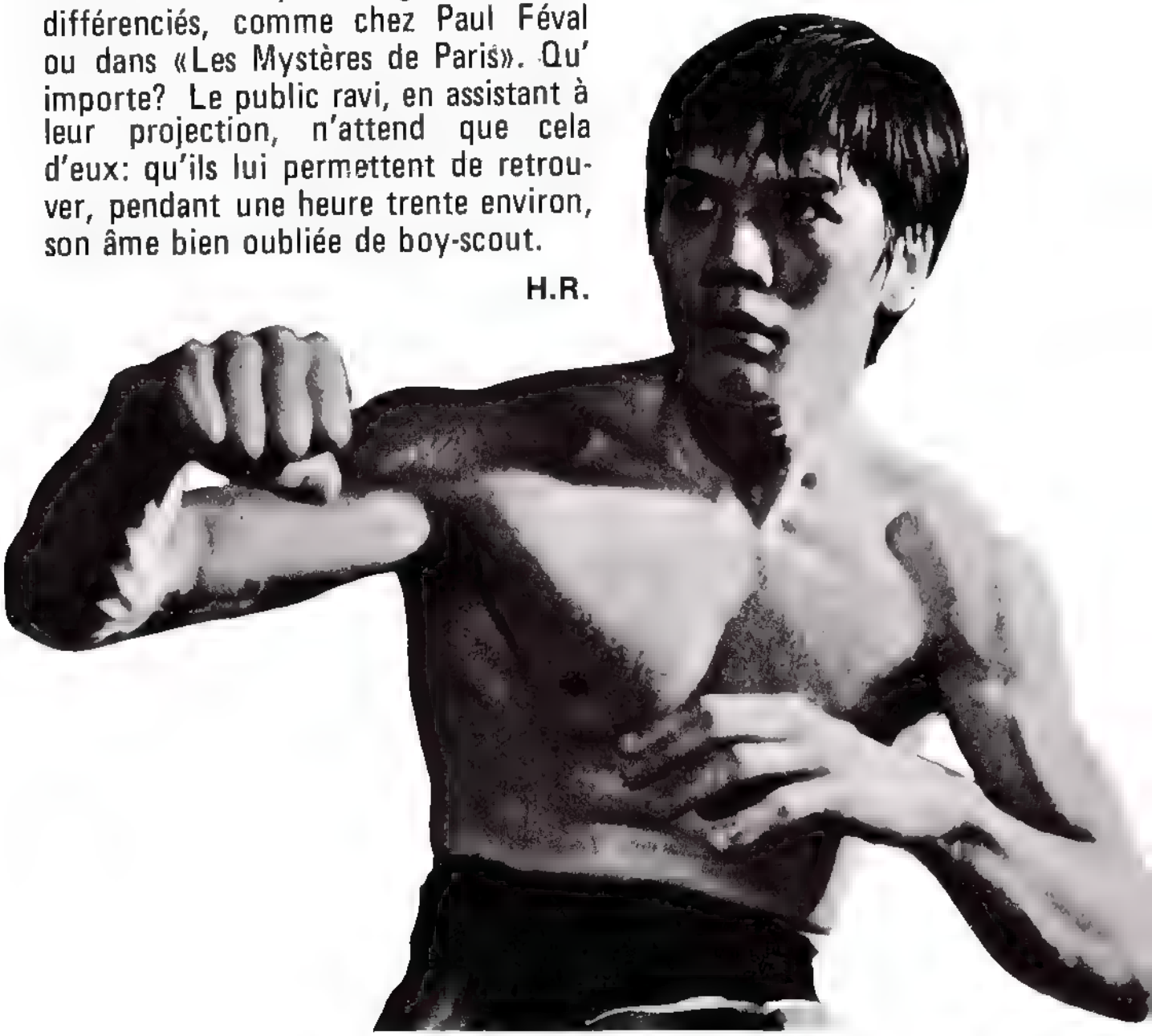
présente
LES COOLIES EN ONT RAS LE BOL
巧天之地

EASTMAN-COLOUR
唐手跆拳道
MANDARIN FILM WITH ENGLISH SUBTITLES IN EASTMANCOLOR
CRUSH

POURSUITES, BAGARRES, SÉVICES, ÉTREINTES...

Bien entendu, il y a du feuilleton, du mélodrame, du rocambolesque dans les films de Hong-Kong. Ils font partie de la tradition populaire qui fait, si l'on veut, qu'Alexandre Dumas est un auteur de best-seller dans le monde entier. Dans ces films violents, de la plus haute tension sportive, on cultive aussi la fleur bleue et le romanesque. Il y a l'orpheline victime du sort, et les bons et les méchants y sont vigoureusement différenciés, comme chez Paul Féval ou dans «Les Mystères de Paris». Qu' importe? Le public ravi, en assistant à leur projection, n'attend que cela d'eux: qu'ils lui permettent de retrouver, pendant une heure trente environ, son âme bien oubliée de boy-scout.

H.R.



L' EROTISME JAPONAIS

EROductions

Il existe évidemment un érotisme japonais bien différent de ce qui se fait, en ce genre, dans les autres parties du monde. Son efficacité tient à ce contraste: la fragilité des ravissantes créatures qui y paraissent et les brutalités qu'elles subissent. Ce sont des statuettes lapidées! Voici Sako Kamotischua et Zeika Nabaioto dans «Eroductions» (fort heureusement, il s'agit d'un jeu), nous ne voyons que baillons et cordes, sadisme appliqué. Il y a de quoi, vraiment, scandaliser les spectateurs pacifistes. Le sont-ils? Oui, mais ils se disent qu'il ne s'agit là, après tout, qu'une façon de stimuler leur intérêt blasé. De toute façon, dans «Eroductions», comme il se doit, les méchants sont châtiés, et les bonnes âmes (même avec faiblesses...) exaltées!

Le Japon se cherche-t-il une morale? En tout cas, comme tout cela est loin de l'univers cérémonieux des samouraïs!

SCANDALE NOCTURNE A TOKIO

Il s'agit d'un film d'avant-garde, aussi audacieux que troublant. Nous y voyons une ravissante malheureuse, à la recherche d'une situation dans la vie, violemment attaquée et réduite à merci par un homme qui se veut son «protecteur». Fort heureusement, un détective privé a assisté à la scène sauvage, et décide de faire sienne la cause de la jeune fille. Celle-ci, réduite d'abord à gagner sa vie avec son corps, sera en quelque sorte vengée. Non sans que nous ayons, entre temps, assisté à des scènes d'un «choc» extrême, où se suivent poursuites folles, bagarres, sévices, étreintes. Mais nous remarquerons, au passage, dans ce film de Yusuke Watanabe, d'excellents et très expressifs interprètes: Mayumi Ogawa, Hizuko Takachicho, Mako Midori, et Tatsuo Umenya.

PROFITEZ
DE LA VENTE
DIRECTE PAR
CORRESPONDANCE

Nina Companeez

Le Livre de
Brigitte
Bardot

14.25
au
lieu
de
28 Frs

Editions du Sénart
13 Av de la Républ que
91000 EVRY
c c p. Paris 8218 61
contre remboursement

Le magazine
PLAYCINEMA
est en vente partout

Editions du Sénart

Conteur apprécié de la radio, dans «The King of Marvin Gardens, Jack Nicholson est un homme plein de complexes, en proie à de singuliers cauchemars freudiens . Dans le nouveau film de Bob Rafelson, Nicholson son acteur favori — fait une création d'une impressionnante vérité, satire virulente d'une certaine Amérique.

Les deux frères ont des rapports à la fois affectueux et orageux (Jack Nicholson et Bruce Dern). Le caractère étrange et d'Ellen Burstyn, épouse de Dern, n'arrange guère les choses entre eux.

UNE TERRIBLE CARICATURE HUMAINE.

Jack Nicholson est décidément fait pour se métamorphoser en toutes sortes de héros — ou anti-héros. Voyez «Cinq pièces faciles», où il était un pianiste et un amant ratés, en bute à une famille qu'il ne comprenait plus. Voyez «Easy Rider» où, échantillon de la bourgeoisie, il dérogeait pour s'acoquiner avec des hippies baladeurs, auprès desquels il réapprenait la liberté humaine. Voyez encore «Ce plaisir qu'on dit charnel», où il prenait les traits d'un arriviste, que sa sensualité exacerbée conduisait à une solitude amère, après un mariage raté avec Ann-Margret. Dans «The King of Marvin Gardens», signé par son metteur en scène favori Bob Rafelson, Nicholson nous apparaît bien transformé, avec moustache, et semblant vieilli, comme besogneux: remarquable composition! En fait, il y personnifie un homme de la radio qui conte aux auditeurs des histoires. Et ce conteur qu'il campe si bien a la hantise de son père abusif, d'une famille qui ne cesse de le harceler moralement. Il vit dans une sorte de terreur du fait qui fera basculer son univers étriqué. Il subit la tutelle paternelle, qui sait si bien s'étendre sur lui comme un chantage. Enfin, Jack Nicholson, dans «The King of Marvin Gardens», est le type même de l'homme aliéné, incapable de se prouver son existence autonome et de la prouver aux autres.

SORDIDES PANTINS!

Quand Jack rejoindra son frère — lequel mène une existence de mufle tapageur et lui donne aussi beaucoup de soucis — il se trouvera dans une station balnéaire dont les côtés sordides inspirent la mélancolie. Bob Rafelson, d'une caméra sans complaisance, a noté le côté nostalgique d'une ville touristique qui semble se décomposer, et de caractères américains souffrant d'une sorte de maladie indéfinissable. Tout cela est freudien, certes; mais ce que voudrait Jack Nicholson, dans «The King of Marvin Gardens», c'est rencontrer, sur terre, l'idéal dont il a toujours secrètement rêvé, tel un enfant attardé. Il ne rencontre que vulgarité, un père, un frère, une belle-sœur de caricature. Sordides pantins, aux accablantes criailleries.

— Si Rafelson, explique Jack Nicholson, réussit si bien à camper les types humains les plus insolites et les plus vrais, s'il ne s'en tient pas à l'apparence, c'est parce qu'il a beaucoup roulé sa bosse, avant de faire de la mise en scène. En dehors de tout ce qu'il a fait aussi à la télévision (ou il mit au point son fantastique programme des «Monkees», qui dépassèrent le succès des Beatles), il joua dans un orchestre au Mexique, colla des affiches à Los-Angelés, dompta des pur sang en Arizona, et vendit des cravates dans la Cinquième Avenue.

Rafelson tient à la diversité de son inspiration. Il a horreur de ces réalisateurs qui se basent, d'un film à l'autre, sur des succès éprouvés. Il déclare:

— J'avoue d'ailleurs qu'avant de tourner un film' je ne sais rien, mais que j'espère avoir découvert quelque chose après la dernière bobine. Le film me devient ainsi révélation. Il me semblerait inutile, d'autre part, de répéter des thèmes choisis et sécurisants alors que je suis moi-même en état permanent de changement, et qu'une loi de la vie est cette surprise que les hommes doivent continuellement être pour eux-mêmes, s'ils ne veulent pas se scléroser.

Jack Nicholson est donc le comédien idéal pour Bob Rafelson: Jack lui-même et la mobilité même, avec ce centre de gravité: un profond instinct pour sentir, en jouant, ce qui rend un son vraiment authentique. Voilà pourquoi, aux U.S.A. et bien souvent en France, il passe pour l'acteur le plus remarquable de sa génération avec ces deux rivaux, et néanmoins bons camarades: Robert Redford et Elliott Gould.

DELMER V. JONES

BALLAND

BIBLIOTHEQUE DU PLANNING FAMILIAL

4 Manuels pratique de l'amour réservés aux adultes

1 «**Technique de l' Amour Physique**». Ce livre est une saine et vivante initiation à l' amour véritable Positions, conseils et méthodes sont la clé de l'équilibre et la bonne entente des couples

2 **Le couple et ses caresses.** Un livre générateur de joies, pose un principe absolu, un échange physique harmonieux.

3 **L'onanisme ou le droit au plaisir.** Est-ce une activité réservée à l'adolescence. Conséquences Physiologiques.

4 **La sexualité après 50 ans.** Il n'y pas d' âge pour avoir une vie sexuelle, riche, heureuse et satisfaisante.

CHAQUE VOLUME 25F.

BON DE COMMANDE

Je désire recevoir:

LE COUPLE ET SES CARESSES ☐
Technique de l'amour physique ☐
La sexualité après 50 ans ☐
L'ononisme ou le droit au plaisir ☐

je déclare être âgé de plus de 18 ans | signature

NOM _____
PRÉNOMS _____
Code postal _____
ville _____

Paiement comptant par chèque bancaire ou postal exclusivement, adressé aux **Editions et Publications du Sénart**, 13 Avenue de la République 91000 EVRY - C.C.P. 8218.61

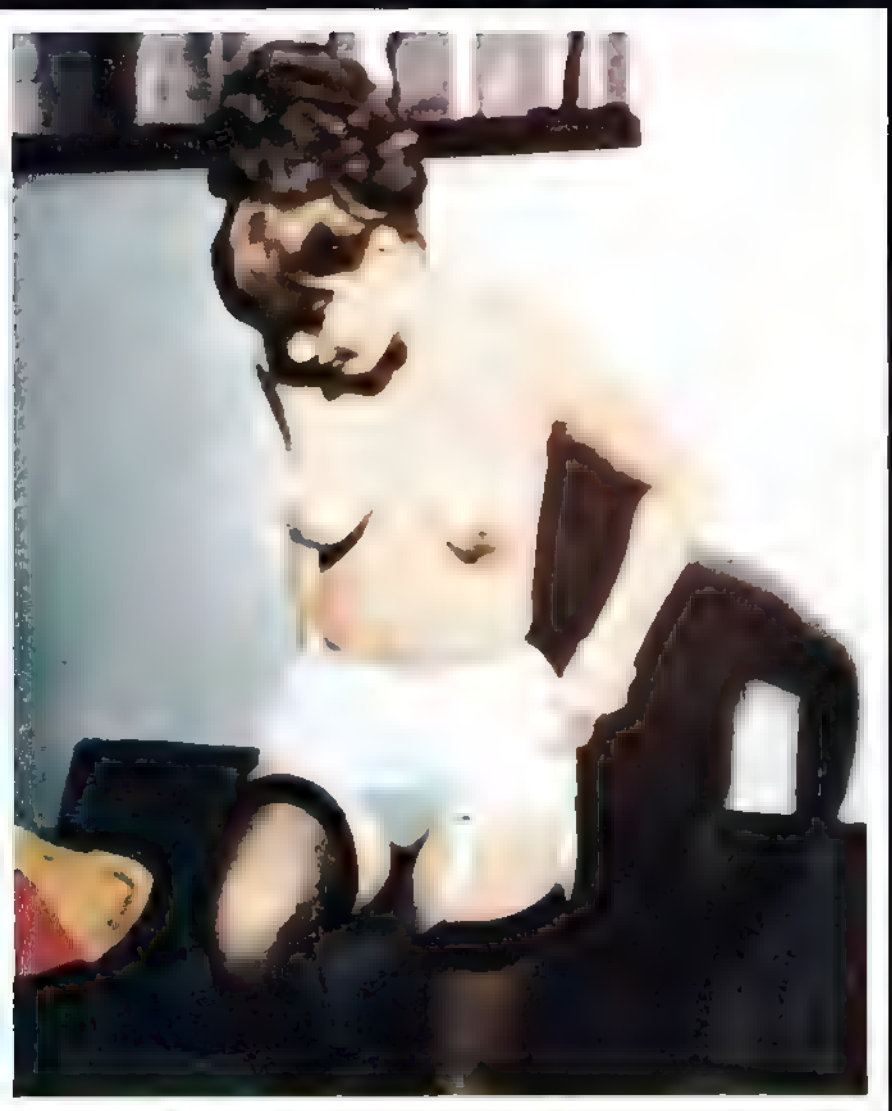
EUROCINÉMA

DRACULA, THE DIRTY OLD MAN...

DRACULA, CE VIEUX COCHON!

Dracula a déjà connu bien des métamorphoses, bien d'extraordinaires exploits, depuis que le cinéma s'est emparé de son fascinant personnage. Mais les Américains, qui les premiers lui firent un sort à l'écran, sous les traits de Bela Lugosi, vont aujourd'hui plus loin: c'est la vie intime du baron sanglant et légendaire qu'ils exploitent. Le réalisateur William Edwards nous démontre que le Monstre ne se contentait pas toujours de prélever le sang de ses victimes. Il allait plus loin! Et l'acteur Vince Kelly, qui l'incarne aujourd'hui, nous donne une véritable interprétaion psychanalytique du héros qui séduisit Bram Stoker. D'abord, comme les muthes n'ont pas d'âge, ce Dracula-ci, qui est barbu comme Landru, se déplace très facilement dans notre époque...

PERVERSION D'UN MYTHE



VAMPIRE ET LOUP-GAROU

Dans «Dracula, the dirty old Mann», le Vampire des Vampires est condamné à ne pas voir le jour, sous peine de mort. Il a donc du mal à trouver, chaque nuit, une proie fraîche, à la fois pour satisfaire son besoin de sang et son appétit sexuel, que nous ignorions si grand. Dans la ville, une fille étant particulièrement à son goût, il invente une ruse pour l'attirer dans son antre ténébreux: il transforme Max, le fiancé d'Anne, en loup-garou, en lui ordonnant d'amener la jeune personne auprès de lui. Max, très coureur, curieux d'aventures insolites apparemment, ne refuse pas; mais il fera en sorte que la victime donnée en partage à Dracula chaque nuit ne soit pas Anne. Le Vampire, tout en ne boudant point au festin (de nombreuses beautés défilent ainsi dans ses souterrains, satisfaisant sa sensualité sanguinaire) s'irrite malgré tout de ne point voir celle qu'il a choisie. «Si tu ne conduis pas Anne ici, dit-il à Max, tu mourras!» Dracula, ce vieux Cochon!

DRACULA

THE DIRTY OLD MAN...

dracula ce vieux cochon !

UN VOLUPTUEUX TABLEAU DE CHASSE

Tel est le sort de la malheureuse Anne: elle sera forcée de venir s'ajouter au tableau de chasse du macabre aristocrate. Max n'a rien pu contre la décision de son maître. Pourtant, déjouant la surveillance de son tortionnaire, Anne parvient à échapper à la chambre des tortures, et elle erre désespérément dans l'étrange caverne. Elle redoute affreusement le sort des filles dont a abusé Dracula. Pourtant, ce dernier est astucieux: il parvient à coincer la fugitive, et s'élance vers elle pour assouvir sa soif démoniaque. Aura-t-il le temps de le faire avant le fatidique lever du jour, auquel le Monstre ne résisterait pas?

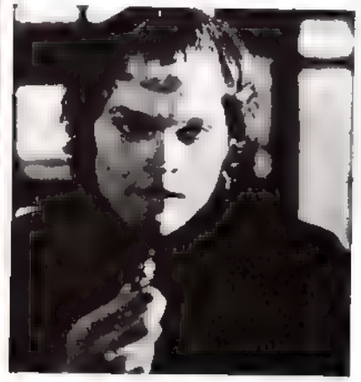
Nous laissons le suspense.

Quoi qu'il en soit, comme le cinéaste William Edwards n'a pas voulu terminer son film sur une note par trop noire, Anne et Max se retrouveront. Pour célébrer, quelque peu prématurément, une nuit de noces bien gagnée — et des mieux remplies.

Considérons d'ailleurs que la «perversion du mythe» que représente ce film aux séquences les plus imagées (fort bien joué par Vince Kelly et ses audacieuses partenaires) n'ôte rien de son prestige à Dracula. Nous n'avons pas fini de le retrouver, à travers d'autres métamorphoses, et toujours renaissant de ses cendres, comme le Phénix.

MAIS OUI !... VOUS POUVEZ RENCONTRER UN VAMPIRE

Dracula a marqué de son empreinte fatale Christopher Neame. Dans son rôle de Johnny Alucard, il devient aussi friand de proies que son maître, le Baron sanglant.



Vous ne vous en doutiez peut-être pas, mais les vampires sont encore parmi nous. Il vous arrive, dans le métro par exemple, d'en rencontrer sans le savoir; ou dans la rue, ou au théâtre. S'ils ne cherchent pas à vous infliger le baiser contaminateur, c'est tout simplement qu'ils se sont adaptés, pour ainsi dire, à l'ère de l'électronique. Devenus prudents depuis que l'on parle tellement d'eux, depuis, surtout, que leur grand ancêtre Drakul, est devenu, sous la plume de romanciers à l'imagination fertile, ou devant la caméra de cinéastes non moins, une sorte de héros noir increvable, les vampires authentiques, qui sont légion autour de nous, n'apparaissent tels qu'on les imagine qu'en toute sécurité; ils revêtent alors la fameuse cape macabre, et montrent leurs dents redoutables. Mais...

cet homme est dangereux

Chronique de RITA TOLEIDO

Voici le disciple 73 de Dracula cherchant des victimes, d'abord pour son maître, puis pour lui-même.. Imprudemment, cette ingénue exotique (bien qu'elle se croie pleine de défense envers les hommes...) se laisse prendre aux traits d'archange de Christopher Neame.

LES INCANTATIONS SATANIQUES DE SAINT-BARTOLPH

Mais avant d'en venir là, ils s'assouvissent d'une façon moins spectaculaire, et quasi-mortelle, cependant, pour leurs victimes. Telle ravissante jeune femme, aux bas gainés de soie, au visage et à la chevelure d'ange, à telle terrasse d'un grand café des Champs Elysées, sans que vous l'imaginiez un instant, sera occupée à pomper spirituellement le sang de sa jolie voisine; elle se gorge de sa meilleure sève, avec toute sa force occulte de «nouveau vampire». Tel jeune homme qui se meurt, sur quelque hauteur alpestre et que l'on croit atteint d'une maladie de langueur, abuse les médecins, ses amis, sa famille en réalité, il reçoit, chaque soir, la visite d'un émule de Dracula, qui le saigne lentement à blanc. Encore telle douce épouse quitte à l'improviste son mari, alors que tout le monde les croyait fort unis. Du jour au lendemain, envolée! On la porte au registre des «personnes disparues», si nombreuses chaque années de par le monde. Qu'est-il arrivé en réalité? Simplement, la gentille et assurante jeune personne, sans que nul ne s'en doute, est allée rejoindre les disciples du Baron sanglant, qui est allé la visiter, la contaminer en secret. Nul — surtout pas son époux — ne pourra la récupérer. Elle fait désormais partie des anges de la nuit. Sa beauté ne sera que le masque d'un féroce appétit de sang, qui est celui de tous ses frères et soeurs les vampires.

Ce que nous racontons plus haut a l'air d'une plaisanterie, style humour noir. Non point. Nombre de spécialistes de l'Occulte sont persuadés que les vampires sévissent encore; qu'ils peuvent vous attaquer sournoisement, dans les lieux les plus modernes, les plus peuplés, les moins faits pour eux apparemment En tout cas, il en est ainsi dans le film d'Alan Gibson: «Dracula 73». Là, le jeune comédien Christopher Neame a reçu l'horrible, le fatidique «baiser du vampire», que lui a donné Christopher Lee-Dracula Baiser qui, on le sait, consiste pour le Baron hongrois à planter ses incisives hypertrophiées dans une gorge de préférence fraîche et tendre. Tout cela a été possible grâce aux incantations qui ont été faites en la vieille église de Saint-Bartolph, destinées à appeler les puissances mauvaises en plein cœur de Londres.

Christopher, sous les traits de Johnny Alucard, est devenu le plus zélé disciple de Dracula. Comme, pour les vampires, le temps n'existe pratiquement pas, c'est dans le Londres actuel qu'il accomplit ses forfaits et procure des proies, pantelantes et ensorcelées, à son impitoyable Maître. Celui-ci ordonne à Christopher Alucard de faire jouer sa séduction pour endormir les belles. Il y réussit fort bien. Elles croient rencontrer un Archange; c'est le diable en personne qu'elles ont attiré. Pourtant, Johnny Alucard n'accomplira pas toujours impunément son œuvre démoniaque. Un savant, Van Helsing — qui n'est autre que le spécialiste de l'horreur Peter Cushing — veut absolument venir au secours d'une des victimes du jeune vampire. «Il me poursuit jusque dans mon appartement, explique Christopher Neame, et là, un combat furieux nous oppose. Van Helsing a des muscles d'acier. Je bascule dans ma baignoire et me tue. Van Helsing en profitera pour emporter ma jolie proie afin de l'arracher aux griffes du Baron rouge, et trucidera le monstre. Mais, ajoute Christopher Neame, on sait bien que Dracula ne meurt pas Sa permanence est éternelle.»

RITA TOLEIDO

LE BAISER D'UN VAMPIRE

© BY WARNER BROS

BALLAND

un volume 240 X 180 pages 425
59 Francs + port 4.50

NOM
PRENOM
ADRESSE

Editions du Sénart
13 Av. de la République
91.000 EVRY C.C.P Paris 8 218.61
aucun envoi contre remboursement

LES RELIGIEUSES DU St ARCHANGE

LES RELIGIEUSES DU SAINT ARCHANGE

Le film de Paolo Dominici n'évite aucune audace. «Les Religieuses du Saint Archange» ont parfois, de bien singulières complaisances

LES RELIGIEUSES DU SAINT ARCHANGE

Il semble bien que «Les Diables», le film à succès à la fois par sa qualité et son côte scandaleux, de Ken Russell ait excité, chez les metteurs en scène, le goût de nous montrer ce qu'il peut y avoir de mystère marginal dans les couvents. Diderot, avec sa «Religieuse», avait déjà ouvert les portes sur certains faits secrets que les censeurs réprouvent. En Italie, où la religion est encore si vivante, on ose pourtant suivre cette voie avec une audace peu commune. Certes, il est difficile d'aller plus loin, dans le scandale, que ce que montre «Les Diables», qui met en scène les possédées de Loudun, groupées sous le signe satanique de l'Abbé Grandier. Cependant, «La Nonne de Saint-Archange» ne manque pas d'épisodes qui, par leur côté violent, sensuel, insolite, donnent à réfléchir sur la vie de filles en vase clos, en une époque qui, heureusement, n'est plus la nôtre. Certaines, à force de foi brûlante, parvien

Anne Heywood, pleine d'autorité sous le voile, et Ornella Muti.

dent à dériver vers Dieu leur sensualité. D'autres se livrent aux macérations, à l'auto-supplice, pour se punir de certaines pensées peu catholiques. D'autres se voient forcées de donner dans les amitiés particulières, parce que le tempérament, chez elles, est toujours plus fort que le mysticisme. Mais il y a les tristes victimes de ce régime: celles à qui l'on infligea des tortures, au nom du Seigneur, parce qu'elles avaient gravement dérogé, les autorités du haut-clergé ne leur pardonnaient pas d'avoir reçu un homme chez elles, dans leur cellule. Alors, c'était, entre autres gâteries, le terrible supplice de l'entonnoir qu'elles subissaient. Le film de Paolo Dominici nous rappelle tout cela courageusement.

S'il ne recule pas devant le fait de nous exposer certaines aberrations, il laisse entendre aussi, très justement, que la foi véritable est quand même au-dessus de toutes les misères humaines.

Anne Heywood a accepté de présenter, sans réserve, ce que pouvaient être les amours d'une religieuse, soumise malgré elle à la règle, dans l'Italie de la pré-Renaissance la voici avec Luc Merenda promu par Paolo Dominici démon au couvent

D'étranges malaises s'emparent de la belle Ornella Muti, proie des «Religieuses du Saint-Archange Lorsque le démon Luc Merenda lui fit connaître l'amour

Autour du film: «Les Religieuses du Saint-Archange»

«Il existe toujours des gens, dit Anne Heywood, pour vous prouver que vous avez eu tort d'accepter de jouer tel personnage. Ils vous disent, d'un air doucereux: «Ma chère, vous valez mieux. Vous avez tort de vous donner ainsi en spectacle. Vous êtes tellement au-dessus de ça!» J'ai entendu maintes fois ces sortes de propos, par exemple après la sortie du «Renard». Et pourquoi? Parce que j'y apparaissais nue dans une scène qui le justifiait amplement. Heureusement, le film fut un succès mondial et nombre de critiques me couvrirent d'éloges. On reste rêveur quand on songe qu'en 1974 certaines gens sont encore offusqués au spectale d'une «nudité honorable», comme disait la grande romancière Colette.

Mais ce que les gens ne souffrent pas, lorsqu'ils sont des Tartuffes dans l'âme, c'est qu'on leur présente certains personnages historiques, ou encore la religion — la religion surtout — sous des aspects qui furent bel et bien les leurs et parfaitement exacts. «La Religieuse de Monza» provoqua ainsi des remous d'indignation, comme «la Religieuse» tout court, d'après Diderot. Et que faisaient ces films? ils présentaient des cas, des faits, absolument vérifiables, soit dans leur côté intime, soit dans leur situation historique. Aujourd'hui, parce que je reprends le voile dans «Les Religieuses du Saint-Archange», certaines de mes relations me boudent: «Qu'aviez-vous besoin, me disent ces bonnes âmes, de vous compromettre pour mettre l'accent sur ce qui s'est passé accidentellement, sans doute, dans certains couvents, à l'aube de notre civilisation, alors qu'il s'agit là de scènes odieuses, qui répugnent à tout bien-pensant? » Je réponds: «Loin de moi l'envie de nier que la religion ait provoqué des vocations mystiques exemplaires. Il y a eu des saints et il y en aura toujours. Mais on ne peut empêcher que la religion ait permis des abus. Il est encore inadmissible que l'on ait enfermé, aux XVIème, XVIIème, XVIIIème siècles, pour ainsi dire de force, des jeunes femmes dans d'ingrats couvents, à la règle souvent tortionnaire. Résultat? Amours, avortements, crimes clandestins. Tout cela, avouez-le, est bien loin de la saine religion que conçoivent les esprits sains... sinon saints!» Dans «Les Religieuses du Saint-Archange», d'après d'anciennes chroniques «car cela relève de l'histoire, comme je l'ai dit), le metteur en scène Paolo Dominici montre de graves abus, faits au détriment de filles innocentes, que le vice a gagnées. Il révèle ce que certaines communautés italiennes, voici plus de trois cents ans, contenaient des secrets étouffants, se traduisant en une sorte de délire pour de jeunes corps à la fois glacés et survoltés. Dominici n'a reculé devant aucun détail, pourvu qu'il ait son équivalence d'authenticité et, hélas! il l'a, bel et bien.»

Quant à moi, que l'on continue à me reprocher mes audaces en religieuse du Saint-Archange. Cela ne m'empêchera pas d'affirmer qu'en tournant ce film j'ai servi la vérité contre l'imposture. Serait-ce une imposture heureusement bien loin de nous en 1974!»

G.L.H.

FLASHESCINÉMA

par Janine Freydefont

HISTOIRES SCÉLÉRATES

Dans l'étonnante fresque gaillarde que sont les «Histoires scélérates» de Sergio Citti, ce curé de campagne a un tort: celui de caresser un peu trop passionnément la statue de la Vierge, — laquelle se venge de la façon que l'on voit! Ce film, écrit par Pier Paolo Pasolini, est tiré de textes du grand cinéaste italien n'ayant pu être employés par celui-ci dans «Les Contes de Canterbury». Sergio Citti, fort bien, en a fait son affaire. Les «Histoires scélérates», transposées en Italie, excellement et interprétées contées par Ninetto Davoli et Franco Citti (un ex-«accatone») sont d'une verve sans cesse jaillissante. Le vitriol et la cruauté, se mêlant à la volupté, les rend bien souvent explosives. Avec Pasolini, Sergio Citti — qui fut son assistant — a été à bonne école.

ENCORE «QUOI? » SIDNE ROME CRIE

Sidne Rome, au charme à la fois ingénu et piquant, semblait fort étonnée, dans le dernier film de Polanski — «Quoi? » — des situations, plutôt incongrues, où elle se trouvait en compagnie de Mastroianni. Aujourd'hui, elle ne paraît pas moins effarouchée, quoiqu'audacieuse, au cours de cette scène du «Baiser», où Helmut Berger la traque dans ses derniers retranchements. Dans «Le Baiser» un autre choc nous attend: la réapparition de Maria Schneider, que l'on n'avait plus revue à l'écran depuis sa fracassante prestation du «Dernier Tango à Paris».

FESTIVAL DU JEUNE CINEMA — TOULON 1974

Le Festival du Jeune Cinéma, Dixième Anniversaire) qui aura lieu à Toulon pendant la seconde quinzaine de mai, sous la présidence de son créateur Maurice Pérusset, vient de composer son nouveau Comité. Secrétaire générale: Mme Pat Mathieu-Resuge. Section Cinéma d'aujourd'hui: Freddy Buache, directeur de la Cinémathèque suisse et fondateur du Festival de Locarno, assisté de Ruy Noguera et de Claude — Michel Cluny. — Marcel Mazé continue de diriger la section: Cinéma différent. Rappelons que les films suivants, primés au dernier festival de Toulon, ont été ou sont actuellement projetés sur les écrans parisiens: «Le Serpent de la Lune des Pirates», «Cette Nuit ou jamais», «Yellow Spring»...

Le Festival du Jeune Cinéma fera, en 1974, de plus importants «hommages aux comédiens», et une plus large place aux discussions, avec des débats plus approfondis. Marcel Mazé prévoit une «rétrospective 1925» d'avant-garde.

LES MAITRESSES DE ZORRO

Mais oui! Zorro arrive de nouveau! Henri Salvador peut se réjouir. Mais il arrive, selon sa coutume, par un retour dans le temps, si l'on peut dire. Ses nouvelles aventures, en effet, se situent en Arizona et au Nouveau-Mexique, selon la tradition, dans les années 1820. Là, dans une petite ville, le commandant militaire Velasquez tient la population sous sa botte. Il met à profit sa puissance pour faire régner la terreur autour de lui, grâce aux ordres qu'il donne à ses hommes de mains. Mais il aura affaire à forte partie en s'opposant à un certain Don Diego de Vega, qui a fait ses armes à l'Académie militaire de Chihaua. Nous ne tarderons pas à apprendre que ce superbe Don Diego, qui porte le sombrero et le loup à ses heures, n'est autre que Zorro. Avec son adresse, son courage coutumiers, il saura faire rendre gorge aux assassins, soumettre le belliqueux commandant, délivrer les filles soumises à la soldatesque et, en plus, séduire la très belle Maria, veuve qu'il a su séparer d'un désagréable barbon. En outre Zorro-Don Diego saura rétablir la situation de son vieux père, que Velasquez avait gravement offensé. Tout sera au mieux dans le plus pétaradant des Mexiques!

ERIC DE BEAUFRANT

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE CINEMA D'AMOUR
300 photos inédites

Le petit livre rouge de la Révolution sexuelle au Cinéma

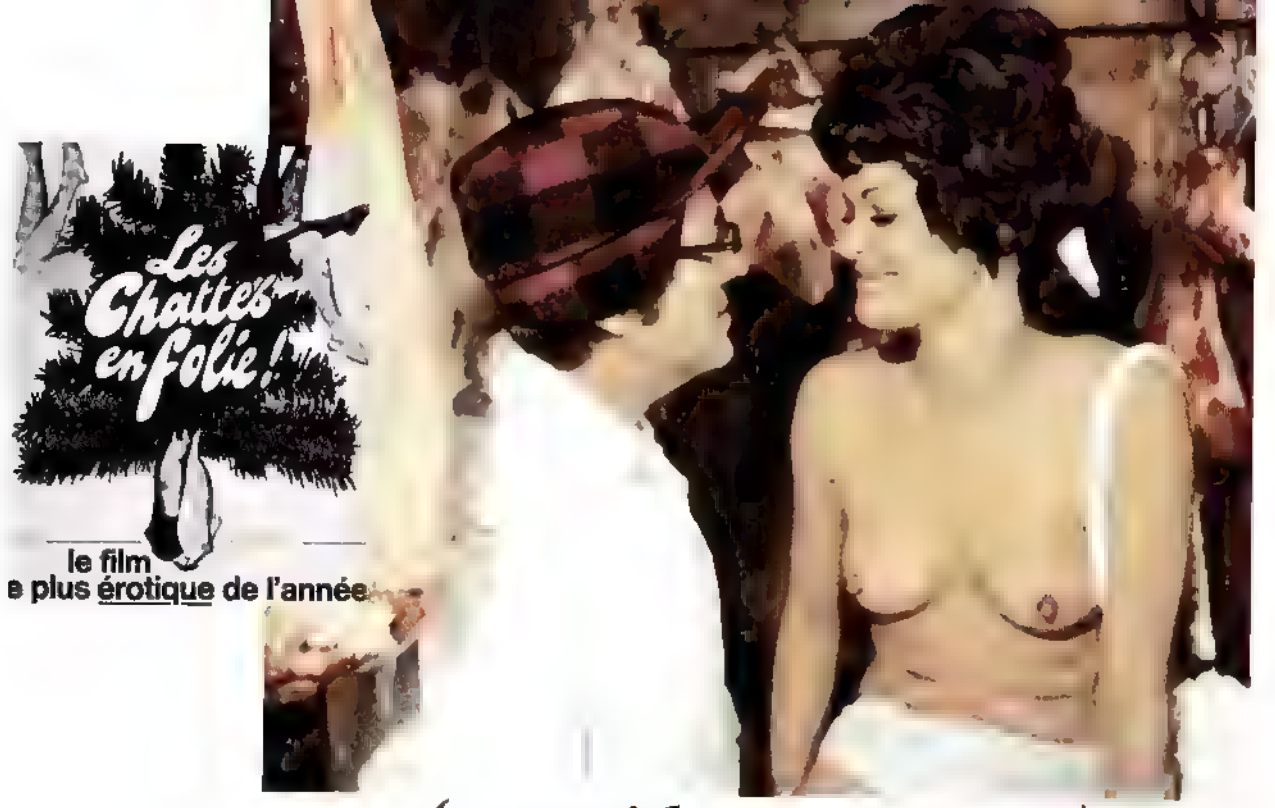
28F+
Port 4.50

Editions du Sénart
13 Av. de la République
91000 EVRY
— c.c.p. Paris 8218-61

Zorro s'adonnant, avec quel gosier, au bel canto... pourquoi pas? On a mis le légendaire héros sud-américain à bien d'autres sauces. Mais, cette fois, le Zorro que voici est né en Allemagne; nous voulons dire que ce sont nos voisins d'outre-Rhin qui l'ont mis en film une nième fois. Bien entendu, si, version allemande, Zorro est toujours le justicier au masque noir, défenseur farouche de la veuve et de l'orphelin, il y a ici des variantes. Nous avons bien l'impression qu'il préfère les chevauchées intimistes dont parle Rétif de la Bretonne, ce classique méconnu, aux galopades dans la nature. N'importe: le Zorro teuton est plein de gaîté, de saveur, d'honnêteté foncière, il abat aussi facilement les traîtres et les bandits de grands chemins qu'il trousse, non sans humour, les jolies filles. Il lui arrive même, pour corser les choses, de se donner aux jeux de Cupidon en gardant son sombrero: les belles ne s'en plaignent pas. Zorro, ainsi coiffé, sait leur donner le «frisson du justicier.»
Mais Zorro ne mourra donc jamais? direz-vous. Non, il renaîtra encore sous maintes formes, maintes inventions de cinéastes plus ou moins délirants. Ne nous en plaignons pas. Zorro, c'est l'évasion faite homme.

ZORRO

CHANTE UNE CHANSON D'AMOUR



(comédie érotique)

WHILE THE CAT'S AWAY

Il est rare de rencontrer un film où le sexe et le crazy fassent aussi bon ménage: il est vrai qu'il s'agit là de débordements d'une... ménagère! Line (Kathryn Ford) n'a rien de plus pressé, après que son époux Léon (Richard Major) soit parti pour le bureau, que de se livrer à un délire de turpitudes. La jeune femme s'est rendu compte de ceci: il est très possible de payer de son corps, quand on est une jolie fille, ce que les personnes honnêtes règlent en chèques ou billets de banque. Aussi, comme sa moralité n'est pas à toute épreuve, il faut bien le dire, Line s'en donne à cœur joie de s'offrir achats et plaisir. Même son dentiste lui fait cadeau de ses soins, pourvu qu'elle se montre compréhensive, entre deux coups de roulette. Même son boucher... qui se montre très chaud dans la chambre froide! Même son garagiste, qui lui fera connaître le plaisir à roulettes (d'une autre sorte) et en salopette. Chez la coiffeuse, autre chanson: Line se trouve en face d'une manucure experte à certains jeux dignes de l'île de Lesbos, revus par la mode pop.

Pendant que Line Dixon se livre ainsi, sans réserve, à ses fournisseurs, améliorant son ordinaire, que devient Léon, son époux? Vous l'imaginiez penché sur de graves dossiers, convoquant une armeé de secrétaires, vous ne vous trompiez pas. Mais, au fait, celles qui secondent Léon préfèrent la position couchée à la posture assise. Disons qu'il ne se prive guère de leur permettre cette préférence. Toutes passent sous sa loi; les clientes aussi. Résultat: il rentre chez lui sur les genoux, — alors que Line le suppose harassé par le travail. En somme, tous deux ont fort bien rempli leur journée. Faut-il voir dans ce film de Chuck Vincent une critique, acerbe et enlevée, de certains ménages américains; une «plongée» dans la vie intime d'une ménagère new-yorkaise? Il y a un peu de cela, à la limite; mais, bien entendu, toutes les épouses yankees sont loin d'être aussi légères que Line. Pourtant, il en existe certainement qui mettent à profit l'absence du

L'amour a crédit est-il la derniére découverte de la société de consommation?

LES MENAGÉERES YANKEES JOUENT LES CHATTES EN FOLIE

mari pour améliorer, à leur façon, l'ordinaire du ménage. Ce film, quoi qu'il en soit, vaut par son côté survolté dans le cynisme, la satire, le «sexy». Il rappelle par moments la folie des Marx Brothers. Il prouve, en tout cas, que «le film le plus érotique de l'année» sait jouer le jeu du comique. Un comique qui fait une large part au gag visuel — notamment dans l'épisode où Line et un patenaire auto-stoppeur nous démontrent les innombrables utilisations d'une coccinelle Wolkswagen.

L'opinion de Tina Morelli *correspondante à Rome*

DU TACT JUSQUE DANS L'AUDACE

Le public imagine souvent, à tort, qu'une scène d'amour ou de passion est tournée selon le tempo qu'elle aurait dans la vie. C'est évidemment faux. Comme le disait tel spécialiste de l'érotisme à l'écran: «Si mes acteurs ne gardaient pas leur maîtrise, dans les gestes les plus expressifs, le plateau, le studio lui-même seraient vite mis à feu et à sang. Il y aurait nécessité d'appeler les pompiers pour calmer l'incendie général!» Or, la plupart du temps, les films audacieux les plus réussis sont sans histoire de ce genre. Heureusement! Il faut surtout, aux réalisateurs qui prétendent nous montrer les choses sous leur jour intime, un tact inné, et une prodigieuse notion des confins qu'il s'agit de ne point dépasser. La vulgarité, au cinéma, est toujours odieuse, si elle n'est pas l'étude valable d'un caractère. Mais en ce qui concerne le sex-appeal que l'on peut dire «historique», la loi est celle-ci: le spectateur, après avoir assisté à un film réjouissant, fort risqué sans doute, doit rentrer chez lui content et conforté. C'est là qu'a joué le tact du réalisateur, même s'il n'est pas un génie de la caméra. Il ne doit à aucun prix désoler le public par des perspectives de déchéance morale. Il doit prouver — et c'est parfois un tour de force — que la chair ne saurait être triste, si elle est jeune et belle

LE FESTIN DE LA VIE

Le festin de la vie, à coup sûr, n'est pas fait de réflexions moroses. On voit mal pourquoi les cinéastes italiens, par exemple, après nous avoir conté les débordements et les amours picaresques de leurs héros, nous feraient la morale. Ils s'en gardent, pour notre joie. En fait, une optique de base prélude toujours à un film érotique joyeux: nous fournir une pinte d'optimisme, et nous prouver qu'après tout on aurait peut-être tort de considérer toujours l'amour sous un jour sombrement cérébral. L'humanité a bien assez d'ennuis avec toutes les complications internationales guerrières, la dévaluation-dégringolade, la cherté horrible de tout, pour avoir bien ce droit, si souvent discuté, de se détendre à des films dont les personnages aiment la vie, et ce qu'il y a de bon en elle. Ces films un peu fous, aux débordements quelque peu farce, ne tendent certes pas à nous faire penser, mais bien à nous renouveler que vivre, ce n'est pas toujours pratiquer la délectation morose, — ceci posé d'ailleurs que la vie finit toujours mal, que l'on se soit gorgé de pessimisme ou tenté d'éprouver la joie d'exister.

De toute façon, «Decameron proibito» nous renouvèle, avec une optique à la Rubens, que les beaux corps ont le droit d'aller nus, comme le voulait Rimbaud.

tous les mois
les plus belles filles
du monde sont dans

lui

le magazine de l'homme
moderne